

immédiatement un grog chaud et du café au retour, du café pour déjeuner. Du café sur l'Etna! ô délices! Mais on est aussi bien ici qu'à la *Corona di ferro*: venez-y voir, incrédules!

On se laisse aller à une douce quiétude, on devient somnolents, béats, paresseux à force de bien-être, lorsque ce vilain Angelo annonce le quart-d'heure de Rabelais. — *Andiamo!* Voulez-vous, oui ou non, être en haut pour le lever du soleil? — Nous nous levons machinalement, comme des sonnambules; mais aussitôt que la conscience de nous-mêmes nous est revenue, nous nous élançons au dehors avec une joie d'enfants; les fatigues sont oubliées; il n'y a plus qu'un rempart à franchir, et la forteresse est à nous!

III

Vingt minutes de marche à la pâle lueur de l'aube naissante, à travers une plaine, bordée au nord par une haute muraille de lave qui recouvre un des célèbres dépôts de neige éternelle dont je parlerai tout à l'heure, nous conduisent à la base du cône. Nous aidant de nos bâtons ferrés et souvent de la main restée libre, quelquefois nous poussant ou nous entraînant l'un l'autre, nous nous mettons à escalader avec toutes les peines du monde une pente d'au moins 45°, entièrement couverte de cendres et de scories friables qui se dérobent sous nos pieds et nous font retomber souvent au-dessous du point d'où nous nous sommes élançés. Des blocs détachés, plus ou moins enfoncés dans ce sol mouvant, nous servent çà et là de points d'appui et nous permettent de respirer un instant; mais quelquefois aussi, ce qui est plus grave, ils s'ébranlent sous notre poids; nous sautons alors de côté au plus vite, peu désireux de retourner avec eux jusque sur le plateau beaucoup plus rapidement que nous ne le voudrions. Lors même que nous avons la chance d'avancer, c'est comme à la danse d'Echternach: trois pas en avant, deux pas en arrière. L'atmosphère est sensiblement raréfiée: deux d'entre nous n'éprouvent rien, pas plus que les guides; le troisième et moi aussi, nous sentons notre cœur battre à déchirer ses enveloppes, le sang nous monter au visage, et nos oreilles bourdonner. Ces effets deviennent par moments si intenses que nous sommes forcés de nous arrêter. Des bouffées de vapeurs sulfureuses commencent d'autre part à nous incommoder, et nous éprouvons des picotements aux yeux. Notre épuisement est tel, qu'à moins de deux cents pas du sommet, nous éprouvons une violente tentation d'en rester là; nous ne savons plus même s'il nous restera la force de descendre. Pietro, qui est déjà tout en haut, faisant provision de beaux échantillons de laves jaunes, rouges, vertes, blanches, s'aperçoit de notre détresse et jette son fardeau pour nous venir en aide. Il tend la main à mon compagnon d'infortune; je me pique d'honneur, mais décidément je suis à bout de forces. Enfin nous parvenons au but tant désiré; nos compagnons, qui sont allés bien loin à la reconnaissance, accourent et nous font part de leurs découvertes. Le moment n'est pas venu de nous en occuper: il est près de cinq heures; tous les regards se tournent vers l'orient....

Comment trouver des expressions en rapport avec la magnificence, avec la majesté du spectacle dont nous sommes témoins! A cause de la saillie du plateau des Anglais et de la position avancée d'une énorme masse de rochers noirs qui nous empêche, de notre station, de découvrir toute la partie inférieure de la montagne vers Catane, nous sommes en quelque sorte, comme les aéronautes, séparés du monde où s'agitent les hommes nous semblables. Cet effet est si extraordinaire, que d'abord nous avons peine à nous rendre compte de ce que nous voyons. La seule masse qui nous paraisse considérable est la chaîne des montagnes calabraises, prolongement de l'Aspromonte. Vue de cette hauteur, l'extrémité (vers le cap Spartivento) en paraît arrondie, et ressemble à la croupe d'un sphinx monstrueux à moitié caché sous les flots, comme le sphinx égyptien sous les sables mouvants du désert. Plus à droite, l'œil plonge dans une immensité sans bornes, jusque bien près de l'entrée du golfe de Tarente. Toujours à droite, vers le sud-est, la côte de Sicile, aux élégantes échancrures, paraît s'élever à peine au dessus de la mer Ionienne. Mais l'ensemble du panorama ne nous intéresse pas encore.

L'effet extraordinaire que je désespère de caractériser est un effet de réfraction. N'est-ce pas Edgar Poe qui, racontant après bien d'autres, mais comme d'autres, un voyage imaginaire de la terre à la lune, prétend qu'à une certaine hauteur la terre, au lieu de paraître convexe, semble au contraire être concave; dans notre voyage *réel*, nous fûmes les jouets de la même illusion. L'élévation de la ligne de l'horizon choquait évidemment toutes nos idées. La portion du globe que nous avions sous les yeux ressemblait à la grande place de Sienne qui est tellement encaissée en coquille qu'on y peut célébrer des nautiques. Les physiciens expliquent cela par la réfraction de la lumière. Point de dissertations: regardez, regardez, et *sorsim corda!*

Du haut des Alpes, j'ai vu le soleil se lever derrière les glaciers étincelants; du pont d'un navire, je l'ai vu monter sur l'horizon liquide; j'ai vu ses premiers rayons d'or se jouer dans les dentelles des immenses rideaux de pins sombres qui encernent de toutes parts les grands lacs de la Scandinavie; j'ai vu leur vivifiante splendeur contraster avec l'aridité poétique de la campagne romaine, ou faire pâlir les grands feux des bergers bivouaquant dans les prairies sans bornes de la *pusta* hongroise: nulle part et jamais je n'ai éprouvé, comme ici, la stupeur de l'admiration. Je ne dirai pas quelle émotion religieuse me saisit: la pudeur de l'âme s'effarouche aisément en ce siècle sceptique. Je ne dirai pas ce que je vécus en une seule minute, mais simplement que le lever du soleil, vu du sommet de l'Etna, est quelque chose de comparable aux accents de David ou d'Isaïe. Le sublime vous empoigne pour ainsi dire et vous fait violence; vous vous sentez à la fois transfiguré et anéanti... Cela ne s'analyse pas.

L'effet de réfraction qui surélève la ligne de l'horizon se complique d'intéressants phénomènes. L'astre enflammé ne paraît pas commencer son ascension au-dessus, mais au-dessous de cette ligne; on dirait littéralement qu'il émerge du sein même des flots, comme les poètes grecs le donnaient à croire. Nous pûmes constater la fidélité de la description d'Auguste de Sayve (1): "Le soleil se montre d'abord comme un croissant mince et pâle, lance un rayon oblique sur le cône de l'Etna, puis se plonge dans la profondeur des eaux, et tout retombe dans les ténèbres; l'instant d'après, on le revoit un peu plus grand, et il semble se balancer à la surface des ondes; il paraît et disparaît ainsi plusieurs fois de suite, avant de se montrer en entier, comme s'il hésitait à venir éclairer l'univers!" Cependant la nuit règne encore du côté de l'occident; insensiblement les étoiles pâlissent, et à mesure que la lumière s'épanche, tous les objets terrestres, d'abord confus et comme plongés dans le chaos, dessinent leurs formes avec une précision vraiment surprenante; car l'air est ici d'une pureté, d'une diaphanéité sans égales. Enfin le globe majestueux trône dans toute sa gloire: il faut saisir le moment et observer le retrait progressif de l'ombre colossale de l'Etna, qui s'étend sur une partie considérable de la Sicile. Peu à peu elle se rapproche du pied de la montagne, et les hauteurs, les plaines, les forêts, les cités, les lacs, les murs et les îles apparaissent aux regards étonnés, non pas avec le caractère de réalités palpables, mais, illusion d'optique tout à fait singulière, comme réfléchis dans une glace (1). Cependant, à mesure que les rayons du soleil deviennent moins obliques, des vapeurs s'élèvent de la terre; en attendant qu'elles se dissipent, nous tenterons d'approcher le plus possible du gouffre béant qui fume à quelques pas de nous.

La température est maintenant tolérable et nous respirons plus à l'aise. Avec une curiosité fébrile qui pourtant ne nous ôte pas la prudence (un faux pas pourrait nous coûter la vie), nous avançons un à un, sous l'escorte des guides, sondant partout le terrain qui devient de plus en plus brûlant. Déjà nos bas gris n'ont plus de semelles; nos souliers se racornissent; il faut piétiner pour les empêcher de rôtir; à la lettre, nous sentons le roussi. Nous foulons une lave poreuse, réduite au dernier degré de calcination, recouvrant à une très-petite distance du sol des matières encore en fusion; nous pouvons en juger par les étroites crevasses qui se

(1) Voyage en Sicile, t. II, p. 41 (Paris, 1822, in-8°).

(1) L'abbé Ferrara a parfaitement expliqué ces effets de réfraction. (V. *Descrizione del l'Etna*, p. 15 et suiv.)